

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard ZUMOFEN

De la fausse à la vraie liberté :
Carême 1982 : homélies radiodiffusées

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 44-72

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

De la fausse à la vraie liberté

C'est le titre général que j'ai voulu donner à l'ensemble des homélie radiodiffusées pour le Carême 1982.

« Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle ! » s'écrie Jésus au seuil de l'Évangile selon S. Marc. L'Église méditait alors cet Évangile dans l'année B du cycle liturgique. Il y a, croyons-nous, urgence pour notre liberté elle-même à entendre prononcer sur elle cet ordre de Jésus.

Car ce mot de « liberté » est piégé sur bien des lèvres. Quelle est sa vraie signification ? Le Carême nous offre un temps de silence intérieur pour tous les discernements à faire dans un effort de lucidité spirituelle. La première homélie invite donc au discernement des conditions de la vraie liberté.

Parmi ces conditions, il en est une essentielle. C'est celle du SENS : « la liberté, POUR quoi faire ? » Il n'y a pas en effet de liberté sans une transcendance qui la polarise. D'où le titre de la deuxième homélie : « Jésus-Christ, pôle de la vraie liberté ». L'Évangile de la Transfiguration de Notre Seigneur baigne ce thème de sa lumière éblouissante.

Au-delà des discernements conduits par notre intelligence, il faut encore les mises en action qui relèvent, elles, de notre volonté. Celles-ci sont difficiles, voire impossibles sans la présence du Christ au cœur de nos combats spirituels. C'est ici le rappel d'une nécessité, aujourd'hui bien oubliée : celle de l'ascèse. Sous le titre « les combats de la liberté », la troisième homélie actualise l'Évangile du jour : Jésus ne cesse de chasser les vendeurs du Temple, de ce temple qu'est désormais le cœur de l'homme.

L'entretien capital de Jésus avec Nicodème sur le signe de contradiction qu'il constitue à la face des ténèbres du monde, est l'Evangile du quatrième dimanche de ce Carême 1982. Quelle doit être l'attitude d'une conscience droite face à la lumière de la Vérité qu'est le Seigneur ? Quelles sont donc les conditions d'une véritable liberté de conscience ? L'homélie essaie de répondre à ces questions délicates sous le titre : « la vraie liberté de conscience ».

« Jésus-Christ ressuscité, levain de liberté » est le titre de la cinquième homélie. Celle-ci exploite l'admirable parabole, à travers laquelle Jésus présente le secret de sa personne dans l'Evangile du jour. Il est le grain de blé tombé en terre pour porter du fruit en abondance. Notre liberté n'est réelle qu'à l'épreuve du même douloureux passage, de la même Pâque finalement glorieuse. C'est dans ce feu qu'elle devient le lieu même de la présence du Christ dans l'homme.

Dans la lecture de ces textes, on se souviendra enfin du style imposé à des homélies radiodiffusées. On ne s'étonnera donc pas du langage parfois très direct, ni des allusions précises aux malades qui sont notre auditoire de choix (la troisième homélie a été prononcée en leur présence à l'Hôpital de Monthey). L'actualité elle-même ne doit pas être négligée, au risque de se condamner elle-même à l'oubli un an après...

Edouard Zumofen

Le Carême : un temps de discernement de la vraie liberté

Mc 1, 12-15

Jésus venait d'être baptisé. Aussitôt l'Esprit le pousse au désert. Et dans le désert il resta quarante jours, tenté par Satan. Il vivait parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient.

Après l'arrestation de Jean Baptiste, Jésus partit pour la Galilée proclamer la Bonne Nouvelle de Dieu en disant : « Les temps sont accomplis : le Règne de Dieu est là. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle. »

« Convertissez-vous ! Et croyez à la Bonne Nouvelle ! »

Plusieurs d'entre vous, chers amis, chers auditeurs, vous l'avez entendu prononcer sur vous-mêmes cet ordre du Christ, tandis que vous receviez sur votre front les cendres de la pénitence au début de ce Carême. Et le voici proclamé aujourd'hui sur tout le Peuple de Dieu : dans sa très sobre solennité, il est le premier mot du Christ au seuil de l'Evangile de S. Marc, où il projette une double lumière :

« Convertissez-vous ! » Oui, sur la route de notre vie, il y a une direction à corriger, une conversion à faire, comme le skieur sur sa piste ! « Et croyez à la Bonne Nouvelle ! » Sur cette même route, il y a un cap, une lumière qui nous oriente et dont nous avons à percevoir, à la fine pointe de notre cœur, la discrète fascination, l'aimantation très douce et très puissante à la fois... C'est pourquoi la liturgie nous a fait prier tout à l'heure ces paroles du psaume 24, insistantes comme une litanie : « Seigneur, enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route, dirige-moi par ta vérité... »

Mais pour redécouvrir en vérité ce chemin que le Seigneur montre aux pécheurs que nous sommes, ce chemin qu'il enseigne aux humbles qu'il nous faut devenir, il n'y a pas d'autre moyen que celui adopté aujourd'hui par le Christ lui-même dans notre Evangile : c'est celui du désert, où le pousse l'Esprit-Saint. Ici, trêve d'imagination puérile : il ne s'agit pas de s'évader au Sahara ou au Sinaï. Je pense tout simplement à cet agent d'affaires parmi mes amis, qui sauvegarde fidèlement chaque semaine de l'année, sur son agenda surgonflé pourtant, une longue pause de silence et de prière dans une chapelle de contemplatives. Je pense aussi à telle mère de famille qui

réussit à sauver dans sa lourde journée un coin et un moment plus calmes pour se refaire en profondeur devant son Seigneur.

C'est que Dieu aime le silence, nous dit Mère Teresa. Il appelle et il agit dans le silence. Il agit sur notre histoire personnelle et sur toute l'histoire des hommes à partir des forces rassemblées dans la solitude silencieuse. Les staliniens de Pologne l'ont appris à leurs dépens quand, en 1953 déjà, ils emprisonnaient Monseigneur Wyszynski et lui offraient ainsi, dans leur geôle sinistre, trois ans de silence et de réflexion, d'où jaillirent, comme une force de cohésion de tout un peuple, le projet et la préparation sur 9 ans, du Millénaire de la christianisation de son héroïque pays. Oui, le désert est le lieu privilégié de la rencontre avec Dieu, la véritable patrie de l'Évangile.

Mais le désert est aussi le lieu de la **décision**, d'une décision chèrement acquise au prix d'un double effort dans l'Esprit-Saint : l'effort de l'intelligence pour une œuvre de discernement entre Dieu et Satan, et l'effort de la volonté pour un combat avant tout intérieur, mené contre la face marécageuse de nous-mêmes : « Par son intériorité, l'homme dépasse l'univers des choses, nous rappelle ici le Concile Vatican II (*Gaudium et spes*, n° 14). C'est à ces profondeurs qu'il revient lorsqu'il fait retour en lui-même, où l'attend ce Dieu qui scrute les cœurs et où il décide personnellement de son propre sort sous le regard de Dieu. »

Chers amis, parmi tous les combats qui s'offrent à nous durant ce temps de Carême, ce temps béni de la décision chrétienne, je choisis de redécouvrir avec vous les combats de la vraie liberté. Et parmi tous les discernements à faire au préalable dans ce but, je choisis le discernement de ce qui fait la vraie liberté. Pourquoi un tel choix ? C'est que les mots les plus vitaux pour l'homme sont aussi les plus formidablement piégés par le Père du mensonge, Satan, l'adversaire de Jésus. Amour, bonheur, liberté : regardez toutes les contrefaçons qui se cachent habilement sous des mots aussi précieux. Que de mensonges trahissent en particulier aujourd'hui celui de liberté, mot magique qui fleurit sur toutes les lèvres dès l'adolescence ! Ces mensonges, il faut les démasquer ! Il est temps de passer de la fausse à la vraie liberté : « Convertissez-vous ! Et croyez à la Bonne Nouvelle ! » Oui, il est temps pour notre liberté d'entendre prononcer sur elle-même cet ordre grave du Sauveur.

Car il y va de l'essence même de l'homme. Ce qui distingue l'homme en profondeur des autres êtres visibles, c'est en effet son aptitude à la liberté, sa faculté de décision justement. Non, l'homme ne peut pas être créé en

possession immédiate de sa finalité, de sa réussite, parce que cette réussite, sans choix préalable de sa liberté ne serait pas véritablement sienne. Cette tranquille possession, sans combat, sans conquête, le priverait de l'acte de liberté qui fait sa grandeur et lui donne son sens. Non ! l'homme, la personne humaine, ce n'est pas du « tout fait ». En nous, tout est à construire avec Dieu, créateur aujourd'hui avec nous de notre personnalité, au cœur de chacune de nos **décisions**. Il en est ainsi dès le paradis terrestre qui, lui non plus, n'était pas du « tout fait », où l'homme avait à se construire en même temps qu'il devait soumettre la terre, avec l'irremplaçable outil de sa liberté, cocréatrice avec Dieu. Et cette grandeur tragique suit l'être humain tout au long de sa vie, tout au long de son histoire.

« Convertissez-vous ! Croyez à la Bonne Nouvelle ! »

Il est temps maintenant d'écouter le Sauveur de notre liberté prononcer sur elle la Bonne Nouvelle de la vérité qui la libère elle-même : « Si vous demeurez dans ma parole, nous dit Jésus (Jean 8, 31-32), vous êtes vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité fera de vous des hommes libres ! » Quelle est donc, mes amis, cette vérité libératrice de ma propre liberté ?

Pour la découvrir sans trop de théorie, permettez-moi un souvenir de jeunesse, frais comme une parabole. Je l'ai vécu à la fin de la guerre avec une douzaine d'autres jeunes, dans un chalet isolé au cœur des Alpes bernoises en plein hiver. L'organisation « Jeunesse et sport » de l'époque nous avait permis ce camp de ski. Mais il fallait en accepter aussi les exigences. Elles étaient rudes en pleine guerre. Nous aimions bien les pistes voisines du chalet et souvent nous aurions préféré nous y cantonner. Chaque jour pourtant, il fallait équiper nos skis de peaux de phoque et partir dans la montagne. Un jour, ce fut même en plein brouillard, de quoi distinguer tout juste le copain qui nous précédait. Le chef de camp était un jeune aviateur militaire dont nous étions très fiers. Il ouvrait la marche, les skis nus, sans peaux de phoque, l'œil sur la boussole. Au bout d'une heure de marche, c'est la pause bienvenue, durant laquelle tout le monde reprend souffle et rit de bon cœur, en confiance. Pourtant notre guide s'est retiré un peu sans qu'on le voie : en réalité, il a perdu sa route et tranquillement, sans inquiéter personne, il refait maintenant le point sur sa carte pour nous conduire au but fixé, une heure après, sans accroc, dans la joie de tous, une joie décuplée. Car là-haut, le brouillard s'est totalement dissipé et nous avons pu repérer nos traces plus bas : elles frisaient les précipices...

A la lumière de cette aventure, chers amis, nous allons pouvoir creuser mieux notre problème. Pour parler correctement de la liberté, il faut d'entrée de jeu distinguer en elle deux aspects fondamentaux. S. Augustin nomme l'un « libre arbitre » et l'autre seulement « liberté ». Le libre arbitre vise ce pouvoir de **choix** qui est essentiel à la créature spirituelle que nous sommes. Il la rend maîtresse de ses actes, de son jugement. Mais c'est un problème de pur **mécanisme**. Quant à la liberté proprement dite, elle est un problème de **sens** : elle vise le pouvoir de **réalisation de soi** qui caractérise la personne, qui lui permet de répondre à sa vocation et d'accomplir sa destinée.

Ainsi l'on voit bien que le libre arbitre est un moyen pour la liberté, puisque le pouvoir de choisir est au service du pouvoir de se réaliser dans l'achèvement de sa destinée. En plus simple, disons que c'est une liberté DE... au service d'une liberté POUR... selon le jeu de mots à l'emporte-pièce, forgé par ce fin philosophe et bon pédagogue qu'est Jean Paul II. Dès lors, le libre arbitre ne m'est pas donné comme un jouet pour lui-même, je ne suis pas **libre de** faire n'importe quoi, mais **libre pour** que je me réalise en plénitude, selon un véritable projet de vie. Notre petit ski autour de notre chalet de tout à l'heure serait resté sans goût, sans souvenir, comme un jeu vide et ennuyeux, s'il n'avait pas débouché dans les grands espaces d'un projet fascinant, qui soudait de surcroît notre petite équipe dans une véritable communauté de destin.

Ici s'impose donc une option décisive : ou bien s'illusionner sur le charme fugace d'un libre arbitre cultivé pour lui-même dans un jeu d'enfant prolongé, ou bien s'ouvrir à la vraie liberté en répondant à toute la vocation d'amour d'un adulte digne de ce nom. Cette option de base partage les hommes en deux races ennemies : ceux qui refusent et ceux qui acceptent de dépendre de quelque chose qui les dépasse, qu'ils appellent ce « quelque chose » comme ils pourront : la conscience, le devoir, l'idéal ou Dieu même.

Pour les premiers, la liberté s'exprime en se refusant à toute obligation. Elle prétend se réaliser en se maintenant rigoureusement indépendante de tout appel supérieur, transcendant. En réalité, dans son anarchie, elle est essentiellement antiréalisatrice. Elle est donc plutôt une caricature de la liberté. Son vrai nom est « licence », du latin « licet » : il est permis, ce qui donne encore le vilain mot de « permissivité ». Parce qu'il y a là refus d'engagement, le choix n'est plus rapporté à une fin supérieure qui lui conférerait une valeur infinie. Il y a seulement relation avec un autre choix qu'il exclut, dans le circuit fou du néant. En effet, pour qui va au fond des choses, la vie n'est plus dès

lors qu'un émiettement infini, où la liberté elle-même s'évanouit dans un éparpillement sans signification, sans efficace, sans grandeur et sans beauté. Jeanne Hersch vient de montrer cela d'une façon magistrale dans son analyse des vraies causes des émeutes de Zurich et d'ailleurs: « On prétend que les jeunes ont toujours souffert et continuent à souffrir de répression, écrit-elle. Mais c'est le contraire qui est vrai : certains d'entre eux se sentent perdus, sans boussole, devant l'infinité des possibles qui, de ce fait, perdent leur sens. Quand on peut aller n'importe où, à quoi bon aller quelque part ? »

Quant à ceux que redresse cette interrogation cinglante de Jeanne Hersch, ceux qui acceptent de régler leur boussole sur un « quelque part » qui les dépasse, ceux qui « s'engagent envers Dieu avec une conscience droite » comme on l'a entendu tout à l'heure dans la lettre de S. Pierre (1 P 3, 18-22), ce sont eux qui détiennent la vraie liberté. Ce sont eux qui peuvent donc la définir avec Malraux en ces termes :

« J'appelle un homme libre, celui qui est capable de se soumettre à quelque chose en lui qui le dépasse ! »

Quant à l'Eglise de Jésus-Christ, elle n'a qu'un mot à transfigurer dans cette définition pour la prendre pleinement à son compte :

« J'appelle un homme libre celui qui est capable de se soumettre à QUELQU'UN en lui qui le dépasse ! »

Mais ces valeurs transcendantes auxquelles se réfère Malraux en parlant de ce « quelque chose qui nous dépasse », ce QUELQU'UN de transcendant qui incarne dans l'Absolu de sa personne ces valeurs supérieures, a-t-il existé vraiment ? Et vit-il encore aujourd'hui pour aimer par l'amour l'aiguille folle de nos libertés au milieu du gigantesque bric-à-brac des idéologies qui disloquent notre pauvre monde contemporain ?

C'est à cette question troublante qu'il faudra répondre dimanche prochain, devant la face rayonnante de Jésus-Christ transfiguré.

Références :

J. Mouroux, *Sens chrétien de l'homme*, Aubier, Paris, 1945.

F. Varillon, *Joie de croire, joie de vivre*, Centurion, Paris, 1981.

R. Schnackenburg, *L'Evangile selon S. Marc*, Desclée, Tournai, 1973.

Jésus-Christ, pôle de la vraie liberté

Mc 9, 2-10

Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les emmène, eux seuls, à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille. Elle leur apparaît avec Moïse, et ils s'entretiennent avec Jésus. Pierre alors prend la parole et dit à Jésus : « Maître, il est heureux que nous soyons ici ; dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » De fait, il ne savait que dire, tant était grande leur frayeur. Survient une nuée qui les couvre de son ombre, et de la nuée une voix se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Ecoutez-le. » Soudain, regardant tout autour, ils ne voient plus que Jésus seul avec eux.

En descendant de la montagne, Jésus leur défend de raconter à personne ce qu'ils ont vu, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Et ils gardèrent la recommandation, tout en se demandant entre eux ce que voulait dire : « ressusciter d'entre les morts ».

« La liberté, nos contemporains l'estiment grandement et ils la poursuivent avec ardeur. Ils ont raison. Souvent cependant, ils la chérissent d'une manière qui n'est pas droite, comme la licence de faire n'importe quoi, pourvu que cela plaise, même le mal. Mais la vraie liberté est en l'homme un signe privilégié de l'image divine. Car Dieu a voulu le " laisser à son propre conseil " pour qu'il puisse de lui-même chercher son Créateur et, en adhérant librement à Lui, s'achever ainsi dans une bienheureuse plénitude. »

Cette citation du Concile Vatican II (*Gaudium et spes*, n° 17), résume bien, chers amis, chers auditeurs, l'essentiel de notre premier entretien sur le thème brûlant que nous avons choisi pour ce Carême, en lui donnant pour titre justement : « De la fausse à la vraie liberté ». Il s'agissait, vous vous en souvenez, d'opérer le discernement préalable de la vraie liberté. Et nous nous sommes ralliés à la définition offerte par Malraux : « J'appelle un homme libre, celui qui est capable de se soumettre à quelque chose en lui qui le dépasse ! »

Mais ce « quelque chose qui nous dépasse », n'est-ce pas plutôt QUELQU'UN ? nous sommes-nous demandé. Et d'abord, y a-t-il vraiment quoi que ce soit qui nous dépasse ? C'est la question décisive, à laquelle nous nous étions proposé de répondre aujourd'hui.

Et c'est une question inévitable pour nous Occidentaux, affrontés que nous sommes à une pollution morale sans précédent, dans l'univers vide de sens que nous fabriquons. Écoutons ce que nous en dit Paul Ricœur : « En entrant dans le monde de la planification et de la prospective, nous développons une intelligence des moyens, une intelligence de l'instrumentalité — c'est vraiment là qu'il y a progrès —; mais en même temps, nous assistons à une sorte d'effacement, de dissolution des buts. Nous découvrons que ce dont manquent le plus les hommes, c'est de justice certes, d'amour sûrement, mais plus encore de signification. L'insignifiance du travail, l'insignifiance du loisir, l'insignifiance de la sexualité : voilà les problèmes sur lesquels nous débouchons. »

Cette analyse de Paul Ricœur sur la négation actuelle des valeurs qui nous dépassent, pourrait se conclure avec la terrible boutade bien connue : « La liberté alors, pourquoi faire ? » Une boutade qui devient cependant tragique, notamment pour quantité de jeunes. Ils n'ont en effet plus de points de repère, parce qu'ils rencontrent si peu d'adultes qui les vivent, émiétés que sont ces derniers eux-mêmes, au plus profond de leur âme, par les recettes banales et bon marché d'un faux pluralisme, d'une fausse tolérance. Rares aujourd'hui sont les vrais prophètes qui s'insurgent contre ce relativisme négateur de tout Absolu transcendant. Mais, si solitaires soient-ils, ils existent encore, telle une Jeanne Hersch que je citais déjà dimanche dernier et qui s'écrie ici : « Tolérance et pluralisme n'ont de substance que lorsque vit dans une culture le **sens** de ce qui, dans la condition humaine, dépasse l'évidence rationnelle et empirique, ce qui en elle reste irréductible et mystérieux, c'est-à-dire **la** vérité au-delà **des** vérités. Cela, le vrai rationalisme ne l'ignore nullement, car plus il est rigoureux et plus il reconnaît les limites de la raison. »

Chers amis, voilà des mots bien difficiles, j'en conviens et je m'en excuse. Mais il fallait bien que je vous cite d'abord de grands philosophes de notre temps pour vous parler de ce « quelque chose qui nous dépasse ». Dans leur sotte vanité, les hommes ont tellement honte de cette bonne vieille Maman qu'est l'Église, quand elle leur en parle, mais alors en des termes trop simples à leurs yeux, et quand elle pousse sa tranquille audace jusqu'à parler, elle, de QUELQU'UN qui nous dépasse ! C'est pourquoi ses vrais fils doivent toujours l'aider à trouver le langage juste pour dire aux hommes de notre temps l'éternelle jeunesse de la vérité, comme l'a demandé Jean XXIII au seuil du Concile. Écoutons l'un de ces fils de l'Église donner avec bon

sens l'expression moderne de sa foi. C'est le Père François Varillon d'émouvante mémoire :

« Ma raison la plus profonde de croire qu'il n'y a pas simplement des valeurs impersonnelles, des impératifs de la conscience humaine (autrement dit : qu'il n'y a pas simplement " quelque chose qui nous dépasse "), mais qu'il y a QUELQU'UN qui vit ces valeurs et qui, du même coup les fonde, c'est que parmi ces valeurs, il y en a une qui dépasse toutes les autres et qui s'appelle l'AMOUR. L'amour ne peut pas être impersonnel. L'amour est nécessairement une relation de personne à personne. On conçoit très bien que le savant cherche la vérité sans en faire une personne. Le savant ne dira pas : la vérité, c'est quelqu'un. On conçoit aussi qu'on ne fasse pas de la justice une personne. Mais l'amour ! Je ne peux pas sans contradiction concevoir qu'il puisse être impersonnel. Si je parle d'amour, je dois dire : j'aime et je suis aimé. Or, je suis aimé de QUELQU'UN. Aimer, c'est se donner à QUELQU'UN, pas à quelque chose ! »

« D'accord pour quelqu'un ! répondent ici les jeunes et des moins jeunes. Mais ce " quelqu'un ", qui est-il ? Est-ce vraiment ce Jésus-Christ que vous prétendez visage de Dieu, visage du Père ? » Profondément déçus par la caricature que donne d'un tel visage l'Occident soi-disant chrétien, mais plus sûrement antichrétien par sa façon de piller la planète, n'ont-ils pas quelques raisons de se tourner vers les religions fascinantes de l'Orient par exemple ?

A ces jeunes, l'Eglise répond en ce dimanche par une énergique invitation, celle même du Christ à ses apôtres Pierre, Jacques et Jean, celle aussi que plusieurs prêtres de chez nous offrent désormais chaque année à des centaines de jeunes par des retraites spirituelles en haute montagne, par exemple. Cette invitation, la voici : « Ne courez pas si loin, mes amis, venez simplement à l'écart sur la montagne toute proche ! Sortez de la plaine ! Sortez de la platitude aussi de votre époque ! Et retrouvez les racines éternellement vivaces de votre race de fils de Dieu, en contemplant là-haut, au Thabor, le sommet de la révélation du Fils bien-aimé du Père ! »

Vous le verrez d'abord dans la lumière éblouissante de la Résurrection qu'il anticipe là pour fortifier ses frères. Et vous découvrirez que ce qui fait l'originalité du christianisme en même temps que le sommet de l'histoire humaine, ce n'est pas une théorie, ce n'est pas une culture, ni une philosophie. Mais c'est un fait, un fait concret, bien plus, c'est une personne concrète dans un fait concret : Jésus, le Nazaréen, le Crucifié, il est ressuscité ! il a vaincu la mort du monde ! Lui seul pulvérise votre propre mort !

Vous verrez aussi deux personnages à ses côtés : Elie, Moïse. Deux grands de cette antique sagesse du monde qui vous fascine. Deux mystiques qui sont à la pointe des millénaires de recherche de Dieu, à la pointe de l'émouvante attitude des diverses religions du monde. Cette attitude, Paul VI la voyait comme des bras tendus vers le ciel à la rencontre du mystère de la Paternité divine, qui elle, de son côté, se penche à la rencontre de l'humanité, pour lui offrir son propre Fils en lui disant incessamment : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-Le ! »

Vous apprendrez alors que tout ce que Dieu a produit dans la genèse de l'univers et la longue quête des religions antiques, comme durant l'ancienne histoire d'Israël, tout ce qu'il a promis aux croyants, quels qu'ils soient, tout cela aboutit à Jésus et devient en Lui une réalité personnelle. Il est Lui, à la fois, Moïse et Elie. Il est la Loi et les Prophètes. D'une part, il est à Lui seul la Loi accueillie en sa totalité, comprise jusqu'au dernier petit mot. D'autre part, il est à Lui seul tous les Prophètes écoutés d'un cœur simple, et suivis jusqu'à l'accomplissement total et définitif.

Vous découvrirez dès lors que la Loi de Moïse n'est plus celle d'un homme isolé, si grand soit-il, ni celle d'un peuple séparé des autres et de l'humanité : elle est l'expression de la pure volonté de Dieu lui-même, la charte donnée à toute cette humanité. Vous découvrirez que, de leur côté, les Prophètes ne sont plus seulement les héros de l'unique Israël et les témoins d'une tradition, d'un passé : ils ressuscitent en Jésus. Ils trouvent dans la parole et l'existence du Fils de Dieu, Verbe fait chair, la perfection de leur message et la plénitude de leur vocation.

Oui, à Lui seul, Jésus est tous les Prophètes, comme il accomplit toute la Loi. Non pas, en les abolissant, en rendant vaine leur existence et périmé leur message. Mais au contraire, en faisant apparaître la cohérence de toutes ces vocations diverses, l'unité de tant de mots qui semblaient mal coïncider, la nécessité lumineuse de ces messages opposés et de ces vies déchirées... (cf. Jacques Guillet)

Chers jeunes et moins jeunes qui m'écoutez, si vous contemplez enfin les autres personnages de cette scène grandiose du Thabor, Pierre, Jacques et Jean, mais surtout Pierre quand il se réjouit d'être là-haut, à vouloir y camper définitivement avec son Seigneur, vous retrouvez bien dans cette attitude la vieille tentation de toute l'humanité, à travers toute son histoire. Oui, jeunes et moins jeunes, nous nous retrouvons bien tous ensemble dans ce rêve

collectif d'entrer en possession immédiate de notre réussite, sans les combats, sans les dures conquêtes de notre liberté, nous le disions dans notre premier entretien. Nous le voyons bien aujourd'hui dans l'exemple de l'héroïque Pologne qui peut s'engager toute seule dans ses trop rudes combats, tant que l'Europe, décidément bien frileuse, peut compter sur le gaz sibérien de ses persécuteurs... et se replier sur le faux paradis qu'elle se fabrique. Pierre avait déjà poussé loin cette attitude, quand, juste avant leur montée au Thabor, il avait ni plus ni moins réprimandé le Seigneur à sa première annonce de sa Passion pour refuser celle-ci (Mc 8, 32). Il ne pouvait s'imaginer que le Messie, le Christ qu'il venait de reconnaître comme tel à Césarée, puisse vivre autrement que les pieds au chaud, dans le confort de sa divinité !

Dès lors, il a bien fallu que la voix du Père tombe de la nuée divine et dissipe elle-même cette grossière méprise : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ! » Alors, écoutez-Le ! Ecoutez-Le sur sa Passion elle-même et prenez-la au sérieux tout comme Lui-même ! Il est mon vrai visage. Il est le visage de l'Amour que je suis essentiellement. Or, aimer, n'est-ce pas vouloir devenir celui qu'on aime ? Il n'est pas possible à un Dieu d'aimer davantage l'homme qu'en devenant Lui-même un homme...

Mais qu'est-ce qu'un homme sans les combats sanglants de sa liberté ?

Et qu'est-ce qu'un Dieu fait homme sans les combats de la vraie liberté qui fait l'homme ?

Références :

Jeanne Hersch s'interroge sur la jeunesse, article publié par la Tribune de Genève, novembre 1981.

Paul VI, *L'évangélisation des hommes de notre temps*, n° 53 : les religions non chrétiennes.

J. Guillet, *Un Dieu qui parle*, DDB/Bellarmin, Paris, 1977.

Les combats de la vraie liberté

Jn 2, 13-25

Comme la Pâque des Juifs approchait, Jésus monta à Jérusalem. Il trouva installés dans le Temple les marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et les changeurs. Il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous du Temple ainsi que leurs brebis et leurs bœufs, il jeta par terre la monnaie des changeurs, renversa leurs comptoirs, et dit aux marchands de colombes : « Enlevez cela d'ici. Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » Ses disciples se rappelèrent cette parole de l'Écriture : L'amour de ta maison fera mon tourment. Les Juifs l'interpellèrent : « Quel signe peux-tu nous donner pour justifier ce que tu fais là ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai. » Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce Temple, et toi, en trois jours tu le relèverais ! » Mais le Temple dont il parlait, c'était son corps.

Aussi, quand il se releva d'entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela ; ils crurent aux prophéties de l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.

Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de la Pâque, beaucoup crurent en lui, à la vue des signes qu'il accomplissait. Mais Jésus n'avait pas confiance en eux, parce qu'il les connaissait tous et n'avait besoin d'aucun témoignage sur l'homme : il connaissait par lui-même ce qu'il y a dans l'homme.

Comme tant d'autres textes de l'Évangile, frères et sœurs, chers malades qui m'écoutez, peut-être cette scène des vendeurs chassés du Temple a-t-elle glissé sur votre cœur sans y pénétrer, tellement elle est connue, n'est-ce pas ? Nous sommes si assoiffés de suspense et d'inédit. Les producteurs de Radio et de Télévision, comme les techniciens qui nous captent sur cette antenne, sont bien placés pour le savoir...

Mais cet Évangile d'aujourd'hui, êtes-vous bien sûrs d'en avoir découvert toute la nouveauté dans votre vie personnelle? Avez-vous remarqué par exemple que c'est le seul acte de violence dans la vie du Christ ? Un de trop peut-être, direz-vous, au palmarès du plus grand champion de la non-violence... bien qu'une bonne fessée n'ait jamais fait de mal à personne ! Comment comprendre cette exception ?

Constatons tout d'abord que cet acte n'est pas dirigé contre l'occupant romain. Pas de révolution armée ! Pas de messianisme politique à espérer de la part du doux Nazaréen ! Avec lui, les maquisards juifs resteront sur leur

faim. Il n'y a là qu'un amoureux, un amoureux de Dieu, son Père. L'Évangile nous l'a dit: seul, l'amour de la maison du Père fait son tourment. Et son fouet, voilà qu'il se pointe plutôt sur ceux de sa propre nation, qui ont chassé Dieu du Temple, en y faisant régner par leur trafic l'anti-Dieu Mammon. Une façon pour Jésus de leur graver dans la peau une parole décisive de son Sermon sur la montagne: « Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent ! » (Mt 6, 24)

Tout s'éclaire d'ailleurs dans ce comportement de Jésus, quand il est invité à donner lui-même un signe pour justifier son énergique intervention : « Détruisez ce Temple, dit-il, en trois jours je le relèverai ! » Et S. Jean note gravement que « le Temple dont il parlait, c'était son corps. »

Tout s'éclaire aussi quand chacun de nous, disciples du Christ, nous écoutons la question posée par S. Paul aux chrétiens de Corinthe : « Ne savez-vous pas que vous êtes vous-mêmes le Temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 Co 3, 16)

Nous voici donc, frères et sœurs, invités par Jésus à regarder les choses en profondeur. Peu importe en définitive aux yeux du Christ le sort de ce Temple de Jérusalem. Il prédira d'ailleurs qu'il n'en restera pas pierre sur pierre (cf. Mt 24, 2). Ce qui compte, c'est le cœur de l'homme. Voilà le vrai Temple !

Or celui-ci est constamment menacé de destruction. A l'intérieur comme à l'extérieur. A l'intérieur PLUS qu'à l'extérieur. La liberté extérieure de l'homme est précieuse, certes. Mais combien plus sa liberté intérieure qui peut même régner en splendeur dans une âme, sans liberté extérieure... Vous en savez quelque chose, vous chers malades, cloués que vous êtes sur votre lit, prisonniers de vos quatre murs, mais le cœur souvent plus libre que le nôtre : « Voyez le nombre de gens qui ont fait des voyages magnifiques, s'écrie une grande malade, France Pastorelli. Ils ont défilé devant les ruines les plus émouvantes, les œuvres d'art les plus précieuses... et ils n'ont rien vu, rien senti, rien compris ! Ils ne se rappellent de leurs randonnées à travers le monde que les noms des restaurants où la nourriture était délicate et le confort agréable. L'univers peut rester lettre morte pour des voyageurs et devenir vivante réalité pour des enchaînés ! » (« Servitude et grandeur de la maladie », Coll. Foi vivante, p. 67.)

Oui, frères et sœurs, France Pastorelli a raison. Notre liberté intérieure est la plus précieuse. C'est elle qui fait le secret de notre personnalité. Elle est le **sanctuaire** de ce Temple que nous sommes. Et c'est elle pourtant qui est le

plus gravement menacée. Car cette menace, elle la trouve sur son propre terrain, comme un cancer. Ecoutez le gémississement d'un homme terriblement lucide sur lui-même : « Je prends plaisir à la loi de Dieu, en tant qu'homme intérieur, écrivait S. Paul aux Romains (7, 22-24), mais dans mes membres, je découvre une autre loi qui combat contre la loi que ratifie pourtant mon intelligence. Elle fait de moi le prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui appartient à la mort ? »

Et qui d'entre vous, frères et sœurs, ne fait pas comme S. Paul l'expérience quotidienne de ce dédoublement intérieur, de ce conflit permanent entre deux « moi », le « moi » égoïste et le « moi » généreux, à l'intérieur du même « je »? Cette cassure au plus intime de notre personnalité fait le tragique essentiel de notre être. Ainsi, nous le voyons bien par expérience, l'homme n'est jamais neutre au fond de lui-même. Il ne peut pas être une pure poussière de choix indifférents. Rappelez-vous la distinction que nous avons faite avec Jean Paul II, au premier dimanche de ce Carême, la distinction entre la liberté DE et la liberté POUR. Notre liberté DE faire n'importe quoi n'est pas innocente. Elle cache une volonté sournoise de se refuser à tout idéal qui la dépasse. Elle refuse donc toute liberté POUR... toute liberté POUR autre chose que son propre « moi » égoïste et orgueilleux. Elle est proprement déboussolée, désorientée. Et pourquoi cela ?

C'est que, alors qu'elle est faite pour la lumière, dans le jaillissement même de son élan naturel, comme la fleur printanière qui s'ouvre chaque matin aux chauds rayons du soleil, notre liberté se replie sur elle-même, prisonnière de cette mystérieuse, mais bien réelle blessure originelle qui ne peut pas mieux paralyser son élan qu'en lui masquant le but même de celui-ci. Notre liberté POUR a besoin en effet de cette aimantation, de cette fascination exercée par les grands horizons de la transcendance de Dieu. Et Dieu demeure si souvent inaccessible à notre intelligence, une intelligence capable en soi de l'approcher certes, mais tellement inerte de fait, obscurcie qu'elle est par notre péché. Vous en savez plus que nous là-dessus, vous les malades, tentés d'abandonner la lutte devant la trop fréquente nuit intérieure de votre âme, nuit douloureuse où se perdent souvent sans réponse vos « pourquoi » angoissés...

Que peut dès lors l'élan d'une liberté sans son pôle d'aimantation ? Il ne peut plus s'appuyer que sur un être aux forces désaccordées, disloquées. L'être humain n'est plus unifié. Il est livré à l'hostilité entre la chair et l'esprit

(cf. Ga 5, 17). Il est jeté en pâture aux instincts les plus brutaux d'une affectivité révoltée. La liberté devient alors captive et cette maison de prière (cf. Mt 21, 13) que devrait être notre pauvre cœur devient ce repaire de brigands, fustigé par Notre Seigneur dans l'Evangile d'aujourd'hui. Quel pourra bien être alors ce fouet de cordes qui délivrera le Temple de notre cœur, en même temps que notre pauvre liberté ?

Pour comprendre ici, permettez-moi une histoire délicieuse que nous rapportait, voici longtemps déjà, sur ces ondes, la Minute œcuménique : « Toscanini, chacun le sait, était un prestigieux chef d'orchestre. Une grande baguette comme on dit. Mais aussi une fine oreille : il entendait tout. Un jour, il porte à son comble la stupéfaction des musiciens. Dans un passage où tout l'orchestre vibre d'un fortissimo déchaîné, toutes les cordes, tous les bois, tous les cuivres, Toscanini d'un geste, arrête tout... et, dans le brusque silence, laisse tomber ces mots : « Seule, la petite flûte a joué ce passage correctement ! » (Cf. *Minute œcuménique*, librairie de l'Ale, Lausanne p. 141.)

Frères et sœurs, dans le tintamarre des fausses notes de nos libertés captives, il demeure à la fine pointe de toute âme, quelle que soit sa religion ou même sa non-religion, il demeure un filet de voix, aussi fragile que celui de la petite flûte de tout à l'heure, et qui chante sa secrète nostalgie vers son Créateur et Seigneur à certaines heures bénies, au sein des pires abandons. Cette voix discrète, ne l'entendez-vous pas aussi parfois, chers malades, au cœur de vos détresses ? Attention ! c'est elle qui chante juste et ce n'est pas la brièveté de son chant intérieur qui doit vous la rendre moins sérieuse. Et tous les Paganini du monde ne valent pas la baguette du Seigneur, ou son fouet, qui peut profiter d'une maladie par exemple pour creuser brusquement ce silence intérieur, indispensable à l'écoute enfin du chant timide mais certain de la petite flûte au cœur de la conscience.

Cette écoute attentive et ce chant intérieur, n'est-ce pas l'abc de la prière ? de la vraie prière au-delà de tout bruit de paroles ? Quelles que soient les forces anesthésiantes du mal, les racines de notre liberté, que sont notre intelligence et notre volonté, sont guérissables en profondeur, par la greffe sur elles de l'intelligence et de la volonté mêmes du Christ, par la transfusion du sang de ses propres combats à ce sommet de la prière qu'est l'Eucharistie. Et au-delà de nos sens corporels, au-delà même de nos facultés spirituelles d'intelligence et de volonté, il y a la petite flûte, il y a ce sixième sens, autrement dit ce « cœur nouveau » dont parlait déjà le prophète Ezéchiel (36, 26). Il nous est donné au baptême par le Sauveur Jésus lui-même pour

que nous puissions rétablir la communion avec Lui et réorienter notre combat spirituel « aussi brutal que la bataille des hommes ».

Encore faut-il l'exercer ce sixième sens, l'éduquer comme on s'exerce à jouer de la petite flûte. Or ici, les spirituels sont formels : cela ne peut se faire que par la prière personnelle, intérieure, persévérante dans la recherche de la présence de Dieu, dans l'ouverture à son action et à son amour, dans l'aspiration de l'âme à la communion avec Lui dans l'Esprit-Saint. Ecoutez ce qu'écrivait là-dessus Maurice Zundel à une âme en quête de lumière intérieure :

« Ma petite fille ! L'homme est une fusée à trois étages : physiologique, psychologique et personnel. Les deux premiers étages sont préfabriqués. Le troisième est une simple possibilité, une exigence, une aimantation, une polarité, une vocation. C'est à cet étage, le troisième, que se situent tout l'humain et tout le divin. Si on les cherche ailleurs, on est sûr de ne pas les trouver. Ne vous étonnez pas que vos deux premiers étages soient ce mélange confus, incohérent, océanique, plein d'adhérences égocentriques, d'émotions larmoyantes et de tempêtes cosmiques. Nous en sommes tous là. Il faut prendre simplement conscience que ce n'est pas nous, que notre vrai " moi " nous attend au troisième étage : dans le dialogue avec la divine Pauvreté, et que c'est le Visage de l'Unique qu'il s'agit de sauver, en laissant tomber avec une lucide indifférence tout le bruit des étages inférieurs... »
(Cf. *A l'écoute du silence*, Textes recueillis par France du Guérand, p. 32.)

Frères et sœurs, c'est donc seulement dans ce face à face persévérant avec le Seigneur, dans la prière intérieure — un face à face que vous pouvez réaliser, vous surtout chers malades, dans un simple regard sur votre crucifix, à condition, bien sûr, de l'avoir devant vous et non pas derrière au-dessus de votre tête — c'est dans ce face à face avec l'Homme-Dieu aux membres extérieurs crucifiés, mais au cœur merveilleusement libre pour aimer, que tous, nous pourrons gagner les combats de notre liberté, malgré leur persistance harassante en nous-mêmes, mais finalement impuissante à troubler la source profonde de la paix de notre propre cœur.

« On m'a dit souvent que je donnais l'impression d'être sereine, s'écrie ici France Pastorelli, cette grande malade que nous citons tout à l'heure déjà. Je ne puis même pas comprendre par quelle face de moi-même, car mon âme est un champ de bataille. Seulement je ne flotte pas à la dérive. J'ai " découvert ", j'ai perçu les liens qui relient l'âme humaine aux problèmes

éternels, à Dieu. Je me sens une grande liberté intérieure, et je crois pouvoir dire qu'il n'y a plus en moi d'attachement à de fausses valeurs. A travers tout, la vie a un sens profond pour moi. C'est peut-être cela que ceux qui voient du dehors perçoivent confusément et prennent pour de la sérénité » (cf. « Servitude et grandeur de la maladie », p. 69).

Références :

J. Mouroux, *Sens chrétien de l'homme*, Aubier, Paris, 1945.

H. Caffarel, *Cinq soirées sur la prière intérieure*, Feu nouveau, Paris, 1980.

La vraie liberté de conscience

Jn 3, 14-21

De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné le Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour condamner le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au jugement, celui qui ne veut pas croire est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le jugement, le voici : quand la lumière est venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, tout homme qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne lui soient reprochées ; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière afin que ses œuvres soient reconnues comme des œuvres de Dieu.

« Acclamons la Parole de Dieu ! » Comme c'est vite dit, cette formule liturgique au terme de cet Evangile ! Et votre réponse, frères et sœurs, comme c'est vite fait, avec la force de l'habitude ! Alors que cette Parole de Dieu aujourd'hui, vous en conviendrez, ce n'est pas du tout, mais vraiment pas du tout du « vite avalé ». Cette finale sur notre jugement suprême, comme elle est grave ! Comme elle est sérieuse ! Avec ces mots apparemment insupportables : « Celui qui croit en Jésus échappe au jugement, celui qui ne veut pas croire est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu ! »

Alors quoi ? C'est de nouveau le ghetto, avec les chrétiens d'étiquette bien au chaud à l'intérieur des murs sécurisants de leur foi en Jésus-Christ ? Et les autres, tous les autres, dehors, au pied du mur, dans les pleurs et les grincements de dents ? (cf. Mt 22, 13)

Non, mes amis, rassurez-vous ! Cette distinction simpliste est depuis longtemps dépassée, grâce au Concile Vatican II notamment. Ce qu'il faut accueillir des lèvres même de Jésus, c'est d'abord qu'il y a un jugement devant la Vérité qu'il est, Lui, c'est vrai ! Pas de neutralisme ici, pas de fausse tolérance ! On est pour ou contre la vérité ! On est pour ou contre Jésus ! (cf. Mt 12, 30)

Mais quel est celui qui « est déjà jugé » ? C'est « celui qui ne veut pas croire », même quand il a été réellement mis en présence du Christ ressuscité à travers le témoignage vivant, convaincant, de fils et de filles authentiques de

son Eglise. Et quel est celui, par contre, qui « échappe au jugement » ? C'est aussi celui qui, sans connaître explicitement Jésus-Christ, ou sans Le reconnaître dans un personnel d'Eglise qui le déçoit, se laisse confronter quotidiennement à la vérité au plus profond de lui-même, pour la mettre en pratique, humblement. En réalité, celui-là, sans le savoir, accueille dans son cœur Jésus-Christ, dont S. Jean affirme, en tête de son Evangile, qu'il est « la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme ! » (Jn 1, 9) Une grande philosophe contemporaine a prononcé là-dessus des mots inoubliables : « Le Christ aime qu'on lui préfère la vérité, écrit-elle. Car avant d'être le Christ, Il est la Vérité. Si on se détourne de Lui pour aller vers la vérité, on ne fera pas grand chemin sans tomber dans ses bras ! » (Simone Weil)

Mais nous, chrétiens, sentons-nous ici la grave interpellation qui nous est adressée? Notre tâche apostolique, n'est-elle pas de rendre possible la rencontre du non-croyant avec le Christ? Un exemple va nous aider à comprendre.

Beaucoup d'entre nous connaissent *l'Histoire de Michèle*, l'autobiographie d'une prostituée de Paris. Cette fille est née dans une famille écrasée par la misère : un père, gazé par la guerre de 1914 et par l'alcool ensuite, une mère finalement morte d'épuisement et de chagrin, deux frères aînés qui fuient, avec Michèle, le domicile infernal pour larguer cette gosse à 15 ans, seule, en plein Paris. Une proie bien facile pour le milieu de la prostitution ! Mais la dernière guerre éclate et l'amène en Allemagne, où le miracle s'accomplit au cœur de l'horreur générale : alors qu'à ses yeux, les hommes sont tous des « salauds », comme elle dit, le cri de sa chair humiliée reçoit une réponse décisive dans la rencontre avec une poignée de jeunes Français déportés eux-mêmes. Car, dans leur regard sur elle, voilà qu'elle cesse d'être un objet, une « bouteille de pinard » comme elle dit encore. Elle se sent devenir une personne unique, lavée, respectée, aimée pour elle-même. Et elle découvre lentement Celui qui leur donne la force d'un tel regard, Jésus-Christ, le grand inconnu de son enfance malheureuse...

Oui ! frères et sœurs, c'est le cas de le dire avec le Concile Vatican II dans son document sur la liberté religieuse (n° 1) : « La vérité ne s'impose que par la force de son rayonnement lui-même, qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance. » Il est vrai que Dieu ne s'impose jamais. Ce serait le cas, s'il nous apparaissait dans l'éblouissement de Sa Lumière, où nous collerions dès lors à Lui comme les papillons brûlés sur la lampe de nos

nuits d'été. Non ! Dieu se propose en Jésus, son Fils, avec fermeté certes, mais toujours dans la discrétion. L'amour, comme disent les jeunes, n'est pas « pot de colle ! » Dieu donc se propose, mais à des cœurs qui se disposent à l'écouter, en toute liberté. Ce qui veut dire par conséquent, qu'au nom de cette même liberté, il y a le risque aussi que des cœurs s'opposent à Jésus-Christ, même après l'avoir vraiment rencontré, Lui qui s'expose à leur refus, jusqu'à l'épreuve de la croix.

Mais ces cœurs-là, ce n'est pas Lui, Jésus-Christ, qui les juge. Car, nous dit aujourd'hui son Evangile, « Dieu a envoyé son Fils dans le monde non pas pour juger le monde, mais pour que, par Lui, le monde soit sauvé ! » Ces cœurs-là, n'est-ce pas alors eux-mêmes qui se jugent et se condamnent ? Vous l'avez entendu tout à l'heure sur les lèvres de Jésus : « Le jugement, le voici : quand la lumière est venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, tout homme qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne lui soient reprochées... » Grandeur tragique de l'être humain, dont la liberté ne serait pas, si elle n'avait pas le pouvoir aussi de dire non !

Mais, frères et sœurs, comment le refus de la lumière est-il possible ?

C'est que la vérité n'est pas celle qu'on se contente de lire ou de dire, mais celle que l'on fait, selon l'admirable expression du Christ au terme de notre Evangile : « Celui qui fait la vérité vient à la lumière ! » Or, cette vérité-là, avouons-le, est inconfortable, elle nous dérange, elle conteste la face ténébreuse de notre propre cœur. N'est-ce pas au moment où éclate la tempête de nos passions qu'il devient commode de nier Dieu, en étouffant sa voix à la fine pointe de notre conscience, ce chant discret de la petite flûte dont nous parlions dimanche dernier ? N'est-ce pas trop humiliant de s'avouer pécheur et de faire ainsi la vérité sur soi-même, en recevant sa force d'un autre, fût-ce de Jésus-Christ élevé sur sa croix comme le serpent de bronze dans le désert ?

Elle se croyait bien partie, la petite Michèle de tout à l'heure, après sa conversion au Christ. Elle était sûre d'elle-même... et crac ! la voilà, un beau jour, de nouveau par terre ! « Je savais bien ce qu'il fallait faire, se disait-elle. Retourner voir mon confesseur... Non jamais, je n'irai lui dire... Et puis, ce n'est pas la peine, il ne sera pas là. Un curé, c'est jamais là quand on en a besoin !... Et ça tournait, ça tournait dans ma tête, si bien que je me suis

retrouvée à sa porte... Il était là! Pas moyen de filer. Il m'a regardée... " Je vous attendais ! " me dit-il. " Allez, Michèle ! Le Seigneur vous aime. Je vais vous donner sa force. Vous avez tenu huit ans. Maintenant, vous irez plus loin. Plus loin, avec Lui... " » (*Histoire de Michèle*, p. 88).

Notre Michèle, frères et sœurs, elle aurait pu ni plus ni moins se l'endormir, sa conscience. Les tranquillisants ne manquent pas dans ce domaine aujourd'hui avec les éternels slogans : « Il faut être de son temps..., le plaisir avant tout..., c'est ma nature, c'est mon tempérament, je suis comme ça... Pourquoi changer? Ne suis-je pas sincère en suivant mon penchant? Le contraire, n'est-ce pas de l'hypocrisie ? du masochisme ? »

Vous voyez, les grands mots ne manquent pas. Je n'en prendrai qu'un pour l'analyser. Car il est trop beau pour le laisser traîner dans ce vocabulaire marécageux. C'est celui de « sincérité ». Frères et sœurs, quand est-ce que je suis sincère ? C'est lorsque ma volonté règle toute ma vie sur la vérité que ma conscience me dévoile. Ainsi, être sincère, c'est suivre sa conscience. Mais encore faut-il la former, sa conscience, selon tous les appels de vérité, pour pouvoir la suivre sans légèreté ni imprudence. Ça, c'est le devoir d'être vrai, devoir qui est prioritaire sur celui d'être sincère. Jean Paul II vient de le dire gravement dans son admirable charte sur la famille : « L'éducation de la conscience morale, qui rend chaque homme capable de juger et de discerner les moyens adéquats pour se réaliser selon sa vérité originelle, devient ainsi une exigence prioritaire à laquelle on ne peut renoncer » (*Familiaris consortio*, n° 8).

Frères et sœurs, vous le voyez, seule la vérité libère la conscience. Mesurez-vous ici le poids de lumière de cette parole de Jésus : « Si vous demeurez dans ma parole... vous connaîtrez la vérité et la vérité fera de vous des hommes libres » ? (Jn 8, 31-32)

Soyons donc avant tout des chercheurs de vérité ! Mais là encore : attention au mirage possible des mots ! Vous connaissez bien l'éternelle réflexion : « Je suis en recherche... » L'expression est élégante. Mais elle peut être aussi piégée. Écoutons à ce sujet le Secrétaire de l'évêché de Versailles : « Il est très à la mode de paraître en recherche plutôt qu'en possession du vrai, écrit-il. Il semble aujourd'hui que l'hésitation soit signe d'intelligence, de perspicacité. Voyez le nombre de points d'interrogation dans les articles, les livres, les titres même : " Dieu existe-t-il ? " ", Qui est Jésus-Christ ? " " Y a-t-il une morale ?... " tant l'affirmation " il y a ", " il existe " semble relever d'un autre âge, celui des naïves et puériles certitudes. »

De son côté, Jacques Maritain écrivait au début de ce siècle déjà : « C'est dans la chair elle-même que l'hérésie moderne cherche l'esprit. Elle y plante tous les péchés de l'esprit, l'orgueil, le mépris de Dieu. Ce qu'elle craint avant tout, c'est la vérité. N'aimer que la recherche — à condition de ne jamais trouver — ne vouloir que l'inquiétude, c'est haïr la vérité ! »

Frères et sœurs, il est temps, n'est-ce pas, de clarifier certains mots pour retrouver, par exemple, la santé des vrais aveux dans le dialogue d'une confession personnelle. Seuls, ces vrais aveux libèrent le fond des cœurs et façonnent les vrais convertis, les vrais passionnés de la vérité sur eux-mêmes. « Le lendemain d'une prédication, où j'avais longuement parlé des convertis, disait le Père Carré, prédicateur de Notre-Dame de Paris, je reçus une lettre qui s'achevait ainsi : " L'amour, la patience, la miséricorde de Dieu est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. " L'homme qui m'écrivait racontait son itinéraire : " J'ai tout saccagé, disait-il, tout démoli, jusqu'à la haine de Dieu. J'y suis demeuré des années... J'ai failli descendre jusqu'à l'ignominie. Un jour, quelque chose a éclaté en moi. Quelque chose s'est brisé. Comme une muraille... Et il est sorti de mon cœur mort une prière aussi violente que mes refus. J'ai réclamé. J'ai sommé Dieu de m'appliquer les mérites du Christ, venu en ce monde non pour juger, mais pour sauver ce qui était perdu. Voilà ! Dieu s'est contenté de cela. Et Il a bouleversé ma vie ! " »

Ici, le Père Carré n'oublie pas de noter ceci : « Mon correspondant ajoutait que sa femme ne lui avait jamais témoigné de mépris, ni fait de sermon . " Elle a vécu à mes côtés, concluait-il, et son existence était si chrétienne que je n'y voyais pas un reproche, mais une lumière ..." » (P. Carré, *Chaque jour, je recommence*, Ed. du Cerf, Paris, 1975, p. 134).

Jésus-Christ ressuscité, levain de liberté

Jn 12, 20-33

Parmi les Grecs qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu durant la Pâque, quelques-uns abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée. Ils lui firent cette demande : « Nous voudrions voir Jésus. » Philippe va le dire à André ; et tous deux vont le dire à Jésus. Alors Jésus leur déclare : « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié. Oui, vraiment je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit. S'aimer soi-même, c'est se perdre ; se haïr en ce monde, c'est se garder pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père le récompensera.

Maintenant je suis bouleversé. Que puis-je dire ? Père, délivre-moi de cette heure ? — Mais non ! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci ! Père, glorifie ton nom ! » Alors, du ciel vint une voix qui disait : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » En l'entendant, la foule qui se tenait là disait que c'était un coup de tonnerre ; d'autres disaient : « C'est un ange qui lui a parlé. » Mais Jésus leur répondit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, c'est pour vous. Voici maintenant que ce monde est jugé ; voici maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors ; et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. » Il signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir.

Frères et sœurs, chers malades !

Elle est déconcertante la réponse de Jésus à ces Grecs en pèlerinage ! Ils sont venus depuis leur lointain pays pour VOIR Jésus. Sa réputation les a mis en route. Ils veulent en savoir davantage et de leurs propres yeux. Un peu comme les délégués du monde entier au BIT (Bureau international du travail), qui ont pu dévorer des yeux l'an dernier, dans cette ville de Genève, ce surprenant bonhomme de Lech Walesa...

Et vous avez entendu l'humble contenu de la carte de visite du petit charpentier de Nazareth : une simple histoire de grain de blé, pour se présenter ! Mais une image précieuse, qui ne cesse de révéler son inépuisable densité.

Un écrivain danois, Joergensen, en a tenté une première approche dans une sorte de parabole en trois actes. Il imagine le grain de blé capable de s'exprimer, comme dans les meilleures bandes dessinées... Premier acte : le

grain de blé se voit confortablement installé dans son grenier, avec tous ses petits copains, bien au chaud, à l'abri des vents et tempêtes. Et comme il est très pieux, il remercie Dieu de tant de bonté. Deuxième acte : voici que le paysan vient le ramasser, avec tous les petits copains, pour l'entasser sur son char et le mettre en route à travers champs. Le petit grain de blé est encore plus ravi : cette promenade sous le soleil au petit trot, mais c'est délicieux ! Et il rend grâce à Dieu d'autant plus. Troisième acte : le convoi s'arrête... ainsi que toutes les illusions ! Le grain de blé est enfoui, d'un seul coup sous la terre humide et froide, avec tous les petits copains. Brusquement, c'est la nuit, c'est la mort ! Juste le temps pour le petit grain de blé de soupirer ces derniers mots : « Dieu n'existe pas ! »

A travers cette fine parabole, frères et sœurs, le poète nous fait bien saisir l'expérience fondamentale de l'homme : sa peur congénitale de la mort. Oui, la peur de mourir colle au ventre de l'humanité depuis qu'elle existe. Et elle est toujours là, justifiant à nos yeux tous nos coups, propres ou malpropres, au nom de notre viscéral instinct de défense.

Regardez les métallos de Belgique descendre en colère dans la rue, pour défendre le gagne-pain de leurs familles, et tant d'autres parmi les millions de chômeurs en Europe. Comme on les comprend ! Mais voyez aussi les nantis, les chanceux que nous sommes, et notre peur de découvrir nos premiers cheveux blancs, ou simplement notre peau défraîchie. Une peur qui attaque elle aussi, et jusqu'à d'innocents foetus humains — c'est maintenant prouvé — sacrifiés sur l'autel de Vénus pour revitaliser certains produits de beauté...

Comme il se fait urgent le fouet de Jésus sur la peau des nouveaux vendeurs du Temple ! Car ils se mettent à vendre le seul vrai temple, qu'est le corps du plus petit d'entre les siens ! J'entends ici le cri du Seigneur pour notre temps, reprenant celui de son apôtre Paul : « Votre dieu, c'est votre ventre ! » (cf. Ph 3, 19) Il avait raison le petit grain de blé de M. Joergensen, dans son dernier cri tout à l'heure : « Dieu n'existe pas ! » Car, un dieu garant d'une vie tranquille de petit grain de blé sans problème, sans le risque d'une réelle croissance, un dieu garant d'une peau qui s'économise et se replie sur elle-même, tout en se rattrapant de ses vilains plis sur la peau des saints innocents, oui ! ah ça oui ! ce dieu-là n'existe pas !

Frères et sœurs ! Quel est donc le vrai sens de l'histoire du grain de blé ? Quel est le secret de cette étrange carte de visite du Seigneur ? Quel est le vrai visage qu'elle nous révèle de Dieu ? Une lecture attentive de toute cette finale de l'Evangile de S. Jean va nous le dévoiler.

Car toute la Passion, qui commence ici, tient entre deux utilisations du même verbe VOIR. Aujourd'hui, avec ces pèlerins grecs venus VOIR Jésus. Dans dix jours, au Vendredi saint, avec l'apôtre Jean qui commence à comprendre, à tout comprendre au pied de la croix, tandis qu'il s'écrie en parlant de lui-même : « Celui qui a VU a rendu témoignage et son témoignage est conforme à la vérité ! » (Jn 19, 35) Et qu'est-ce qu'il a VU entre ces deux verbes « voir » ? Il a VU la mort vaincue par l'amour, dans la mort sereine de Jésus. Il a VU sa croix comme le trône royal de l'amour, où, élevé de terre, il attire à Lui tous les hommes (cf. Jn 12, 32), à commencer par l'officier de garde, le centurion païen, qui a VU lui aussi la majesté d'une telle mort, en s'écriant à son tour : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu ! » (Mc 15, 39)

C'est ainsi qu'ils ont VU tous les deux qu'il n'est pas possible à un Dieu d'aimer davantage l'homme qu'en devenant lui-même un homme — ça, c'est le grain de blé qui tombe en terre des hommes.

Ils ont VU qu'il n'est pas possible non plus à un Dieu d'aimer davantage l'homme qu'en partageant toute sa condition humaine jusqu'à la mort — ça, c'est le grain de blé qui meurt en terre des hommes.

Mais ils ont VU aussi qu'il n'est pas possible à un Dieu d'aimer davantage l'homme qu'en lui partageant à son tour sa condition divine — ça, c'est le grain de blé qui porte beaucoup de fruit, en ressuscitant comme l'épi splendide sous le soleil de Dieu.

Ainsi ont-ils VU, dans le cœur de Jésus transpercé (Jn 19, 37), qu'il n'est pas possible, même à un Dieu, d'aller jusqu'au bout de l'amour, sans aller jusqu'au bout de la mort, comme il l'a dit lui-même à la veille de sa croix : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis ! » (Jn 15, 13) En effet, comment l'Amour peut-il mourir définitivement au moment même où il donne la preuve suprême de sa vitalité ? Ainsi l'amour seul, parce qu'il accepte jour après jour la mort à soi-même comme le tremplin de son élan, l'amour seul **libère** l'homme de sa peur congénitale de mourir. De ce fait, il le conduit **au sommet de sa liberté**.

Telle est, frères et sœurs, chers malades, l'humble leçon du vrai grain de blé, appelé non à l'absurdité du tombeau, mais à la transformation radicale de sa vie, comme la chenille terre à terre devient l'incroyable liberté du papillon avide des lumineux espaces. N'est-ce pas ce que chante l'inlassable espérance de l'Eglise aux messes de sépulture, en pleine action de grâce ? « La vie n'est pas détruite, elle est transformée... »

Mais cette transformation, ce passage de la mort à la vie, n'était-ce pas trop facile pour le Fils de Dieu ? se demande-t-on souvent. On veut bien qu'il ait eu les pieds par terre. Mais sa tête, ses yeux, ne les avait-il pas plongés dans le cœur du Père ? Vous connaissez l'objection du gosse de catéchisme avec la réflexion un peu leste qu'il met sur les lèvres mêmes du Crucifié : « Moi, je m'en fous, je ressuscite dans trois jours... » Mais il serait temps pour nous de ne plus rester des gosses dans la foi et de nous plonger avec Jésus dans la nuit de son agonie au jardin des Oliviers, pour essayer de comprendre cette autre face obligatoire de l'amour, qui est ceci : l'Amour ne peut pas, sans cesser d'être l'Amour, faire semblant d'aimer. Il ne peut pas, dès lors, tricher dans son mariage avec la condition humaine. Il la prend telle qu'elle est, avec toutes ses nuits intérieures, ses angoisses, mais avec toute son espérance aussi. Et c'est la conciliation de toutes les faces de l'amour qui constitue le mystère de la personne de Jésus-Christ. « Jésus est un homme authentique, nous rappelle ici fortement un grand théologien suisse, Urs von Balthasar. Or, la noblesse inaliénable de l'homme est de pouvoir, de devoir même, projeter librement le dessein, le projet de son existence dans un avenir qu'il ignore. Si cet homme est un croyant, l'avenir dans lequel il se jette et se projette, c'est Dieu dans sa liberté et son immensité. Priver Jésus de cette chance et le faire avancer vers un but connu d'avance et distant seulement dans le temps, cela reviendrait à le dépouiller de sa dignité humaine » (*La foi du Christ*, Aubier, Paris, 1968, p. 181).

Mais, frères et sœurs, si le caractère extraordinaire de l'exemple de Jésus-Christ continue à vous gêner face à la mort, n'avons-nous pas cette année même celui du Père Kolbe, qui va être remis sous nos yeux avec la proclamation prochaine de sa sainteté ? Et cet exemple, n'est-il pas plus extraordinaire encore à certains égards ?

Rappelez-vous le camp d'extermination d'Auschwitz ! Au cœur du pire enfer que les hommes ont pu bâtir — car il existe bel et bien le démon, le Prince de ce monde dont parle notre Evangile — le Père Kolbe accepte la pire des morts dans le martyre de la faim et de la soif. Par leurs hurlements, les condamnés à ce supplice faisaient peur même à leurs geôliers. Or, cette mort atroce, non seulement le Père Kolbe l'accepte, il la **choisit librement**, en se proposant à la place d'un autre, lequel vit encore aujourd'hui et atteste les événements. Devant le bourreau qui la réclame, calmement Kolbe décline son identité : prêtre catholique. Comme tel, il ne doit pas abandonner des brebis sans berger. Il faut qu'il entre dans la condition même des autres condamnés pour les aider à transformer leur mort. Et l'incroyable s'accomplit.

Le bunker de la faim est transformé à son tour en chapelle ardente. Les chants de louange remplacent les cris de bêtes traquées, jusque dans les casemates voisines. Quant au Père Kolbe, son regard est d'une telle bonté, d'une telle sérénité que ses bourreaux ne le supportent pas et doivent reconnaître, comme le centurion romain au pied de la croix de Jésus : « Jamais encore, nous n'avons VU un homme comme cet homme ! »

Frères et sœurs, si vous me permettez encore une dernière question, sa réponse me permettra de vous résumer une conclusion pour l'ensemble de nos entretiens de ce Carême.

Quel pouvait bien être le secret de la force intérieure du Père Kolbe, comme de tous les martyrs de l'amour ? Vous l'avez entendu s'affirmer prêtre catholique devant son bourreau. Comme tel, il était avant tout l'homme de l'Eucharistie. Or, c'est là que chaque jour, il rencontrait plus que sa force, mais la source personnifiée de sa force : le Seigneur ressuscité. Non pas une présence symbolique ou en peinture. Mais une présence réelle, en profondeur, sous le voile du pain et du vin. Non pas celle d'un Jésus figé ni statique, mais éminemment actif, dans le dynamisme total de son Amour au paroxysme, dans l'Heure suprême de sa vie, qui fut ce victorieux passage de la mort à sa résurrection dans le sein du Père.

C'est cela faire mémoire de Jésus, comme nous le dirons tout à l'heure, aussitôt après les paroles consécatoires qui le rendront présent réellement parmi nous : c'est faire mémoire et de sa passion qui nous sauve, et de sa glorieuse résurrection et de son ascension dans le ciel (Prière eucharistique III). Autrement dit, quand nous recevons tout à l'heure le corps et le sang du Christ, nos yeux de chair verront sans doute l'apparence du pain et du vin. Mais tout comme ils n'auront pas l'audace de nier ce qu'étaient ce pain et ce vin avant qu'ils ne soient là sur notre table — à savoir de beaux épis et des grappes magnifiques — nos yeux de chair laisseront place aux yeux de notre foi en la parole toute-puissante du Christ, pour admettre l'achèvement de cette promotion, de cette croissance des grains de blé et de raisin, dans leur TRANSFORMATION en la réalité souverainement libre du Ressuscité, nouveau grain de blé, ferment victorieux de toutes nos libertés.

Car puisque le Christ est ressuscité, il est le VIVANT qui triomphe à jamais des barrières du temps et de l'espace. Il devient donc le contemporain de chacun, dans un amour jusqu'à la présence au cœur de l'homme, jusqu'au cœur de cette liberté qui fait l'homme. Non point la liberté DE faire n'importe

quoi, dans **l'abdication** à l'égard de tout idéal transformant. Mais la liberté POUR une vie en réelle croissance, POUR une vie en grandeur : une liberté en **offrande**.

Eh bien ! pour passer inlassablement de l'abdication à l'offrande et ainsi se convertir, notre fragile liberté a besoin d'être plongée dans la victoire même de la liberté de Jésus-Christ, par l'Eucharistie qui actualise au plus profond de notre cœur et de ses décisions la Pâque du Seigneur, son passage de la mort à la vie, son passage de l'esclavage à la liberté : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe, dit le Seigneur au terme de son Evangile. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai la cène avec lui et lui avec moi » (Apocalypse 3, 20).

Frères et sœurs, chers malades, si vous avez de la peine à ouvrir la porte de votre cœur et à croire la fantastique destinée de ce grain de blé que nous sommes tous dans le Christ Jésus, ouvrez alors votre Evangile à ses débuts dans S. Luc. Et laissez-vous dire dans le secret ce que déclarait l'ange Gabriel à Marie, modèle de notre foi, au seuil de cette formidable aventure. C'est ce merveilleux défi qu'il ne cesse de proclamer à notre pauvre monde angoissé : « RIEN N'EST IMPOSSIBLE À DIEU ! » (Lc 1, 37)

Références :

F. Varillon, *Joie de croire, joie de vivre*, Centurion, Paris, 1981.

M. Winowska, *Le secret de Maximilien Kolbe*, Ed. S. Paul, Paris, 1971.